

BeauxArts

ÊTRE ARTISTE AUJOURD'HUI

Épisode 6 : Après le bouillonnement, la traversée en solitaire de Pierre Joseph

Par **Judicaël Lavrador** • le 27 novembre 2017

Comment devient-on artiste ? Comment le reste-t-on ? Est-ce un destin, un engagement, un sacerdoce ou un travail à temps partiel ? Comment en vit-on, ou pas ? Beaux Arts met, à travers cette série de six portraits, ses pas dans ceux des artistes, qui, jeunes ou confirmés, ambitieux ou réservés, tracent leur route. Pour le dernier volet de ce feuilleton, lumière sur le parcours de Pierre Joseph et ses années de création collective entre les Beaux-Arts de Grenoble et la Villa Arson.



[VOIR TOUTES LES IMAGES](#)

Pierre Joseph chez lui dans le XIX^e arrondissement de Paris, novembre 2017 ⓘ

La carrière de Pierre Joseph se confond avec l'histoire des années 1990 en France, décennie qui bouleversa, pour longtemps, l'art contemporain, la manière dont se créent et se pensent les œuvres et, surtout, la manière d'exposer. À Grenoble, d'abord, adossée à l'École des Beaux-Arts, puis à Nice, à la Villa Arson, une génération d'artistes se lève, bientôt rejointe par des galeristes, des critiques, des commissaires, tous plus ou moins du même âge, qui regardent ensemble *Twin Peaks* à la télé et se partagent *American Psycho* de Bret Easton Ellis. Mais les groupes ne durent qu'un temps, et certains éprouvent parfois plus de difficultés que d'autres à faire face à la solitude.

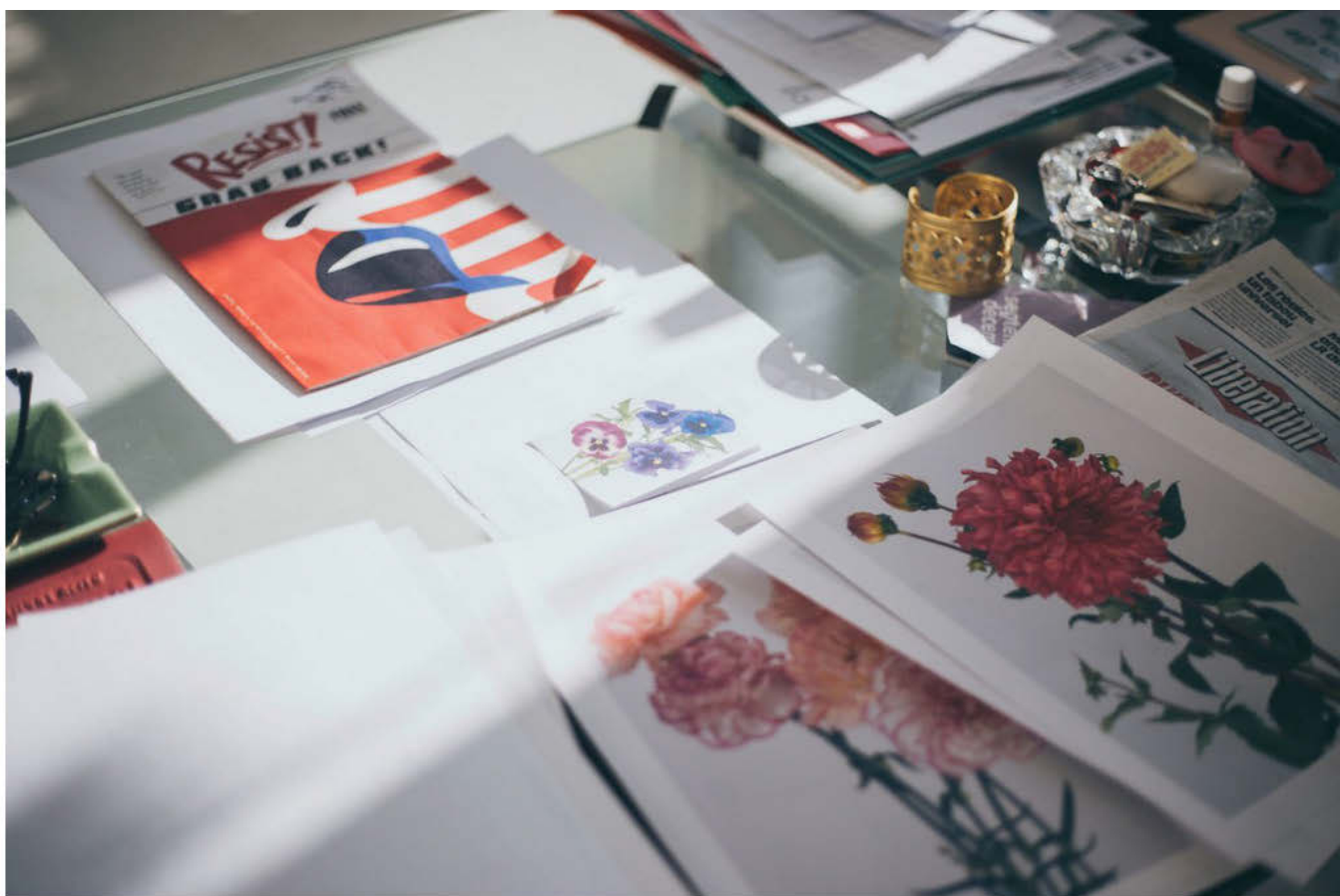
« **Dans la famille, on pense beaucoup par l'image. »**

Né en 1965, Pierre Joseph connaît ses premiers émois artistiques au collège.

Il s'agit d'un établissement expérimental à la Villeneuve, quartier de la banlieue de Grenoble, construit dans les années 1960 en même temps que l'avènement des utopies sociales et urbaines mélangeant les pauvres et les classes

moyennes (voire aisées) dans des grands ensembles, barres bétonnées entrecoupées de carrés d'espaces verts. Sa mère est photographe dans la communication sociale, comme son père, spécialisé dans les clichés aériens : « Dans la famille, on pense beaucoup par l'image, raconte Pierre Joseph, on se demande comment les choses sont mises en forme. En voiture, on s'arrête pour prendre des photos ». Lui ne cesse de dessiner.

L'école conforte cette sensibilité. Il s'inscrit aux Beaux-Arts de Grenoble en 1984, attiré aussi par la crise que traverse l'École : Alain Carignon, nouveau maire élu en 1983, veut ratiboiser le budget et arrêter la formation au DNAP, déclenchant l'occupation de l'école par des étudiants très remontés, Philippe Perrin en tête. Carignon cède ; nouvelle direction, nouvelle équipe pédagogique avec Jean-Luc Vilmouth et Ange Leccia. Dans le même temps, le Centre national d'art contemporain, le Magasin, est créé par Jacques Guilhot. Ils mettent les étudiants à contribution pour des animations, des visites guidées, des montages (Pierre Joseph se souvient notamment de celui de l'exposition de Sol LeWitt et de la réalisation excitante mais laborieuse de ses *wall drawings*).



Chez Pierre Joseph, dans le XIX^e arrondissement de Paris, novembre 2017 

Mais aux Beaux-Arts, il va découvrir de nouvelles pratiques et une autre carte de l'art, qui n'est plus celle de Pollock ou Picasso. Il suit les cours « lumineux » de Georges Rey sur l'art conceptuel, Kosuth, la vidéo... Vilmouth les conduit à Paris. Leccia, elle, « frimait en exhibant les couvertures que les magazines lui consacraient. Du coup, on se disait que c'était trop bien d'être artiste ». Pierre Joseph dit « on » parce qu'alors il n'est jamais seul, ne pense jamais seul, n'œuvre jamais seul ; ses complices, qu'on ne présente plus, s'appellent Philippe Parreno, Bernard Joisten ou David Renaud.

Passant des heures à discuter, la bande est animée par le désir « d'inventer, de trouver une trajectoire » qui leur soit propre. C'est Dominique Gonzalez-Foerster et Esther Schipper (aujourd'hui galeriste renommée à Berlin) qui leur fourniront l'écrin où leurs ambitions avant-gardistes se concrétiseront. Les deux jeunes femmes suivent la formation curatoriale dispensée par l'école du Magasin et proposent aux quatrième et cinquième années des Beaux-Arts de participer au show de fin d'année du Centre d'art. Pierre Joseph & co, un rien provocateurs, se projettent à l'extérieur du bâtiment devant lequel ils installent un container blanc, réceptacle dont le titre, *Siberia*, mais aussi la forme, le contenu et le design se veulent à part.

« À l'intérieur, détaille Pierre Joseph, on a moquetté et posé un mélaminé blanc immaculé. Et chacun y présente ses pièces ». Ce type de formats où la singularité du travail personnel s'ancre dans le collectif et vice versa se répète dans les mois suivants dans l'exposition « Ozone », puis dans « Les Ateliers du Paradise », en 1990.



Chez Pierre Joseph, dans le XIX^e
arrondissement de Paris, novembre 2017



À l'invitation d'Edouard Merino et de Florence Bonnefous (rencontrés à l'école du Magasin), qui viennent de créer la galerie Air de Paris, la bande rejoint alors Nice. Ils ont bien tenté une incursion à Paris, où avec le tout jeune Emmanuel Perrotin ils mènent un projet de « catalogue évolutif », mais, s'amuse Pierre Joseph, « à l'époque, on n'a pas d'argent – je ne dis pas qu'on en a beaucoup aujourd'hui ! –, pas d'appartement, donc on ne quitte rien de spécial en décidant de s'installer à Nice ». D'autant que Christian Bernard, directeur de la Villa Arson, prend vite le petit groupe sous son aile et leur fournit une « espèce de bourse de résidence pendant trois ans ». Surtout, cela commence à se savoir un peu partout, en

Angleterre, en Allemagne, aux États-Unis : il se passe quelque chose à la Villa Arson ou, plutôt, c'est à la Villa Arson que les choses se passent. Nice devient un creuset pour les nouvelles formes plastiques. Nicolas Bourriaud, Éric Troncy et d'autres y livrent une expo manifeste, « No Man's Time », où Pierre Joseph lâche ses

Angleterre, en Allemagne, aux États-Unis : il se passe quelque chose à la Villa Arson ou, plutôt, c'est à la Villa Arson que les choses se passent. Nice devient un creuset pour les nouvelles formes plastiques. Nicolas Bourriaud, Éric Troncy et d'autres y livrent une expo manifeste, « No Man's Time », où Pierre Joseph lâche ses « Personnages à réactiver ». Savoir quand et comment les trajectoires de chacun s'individualisent est une histoire un peu longue, qui reste à raconter. On saute donc des étapes.



Pierre Joseph chez lui dans le XIX^e arrondissement de Paris, novembre 2017 ①

« Avant, si on faisait un truc qui n'était pas nouveau, cela n'intéressait pas les profs. Aujourd'hui, il s'agit davantage de mettre en place des dispositifs savants et solidement référencés. »

Pierre Joseph restera douze ans à Nice et sera un des derniers à quitter la

place, direction Montpellier, où il resta sept ans. Un laps de temps dans les années 2000 durant lequel ses pièces désertent les espaces d'expos. Il l'admet sans ambages et, lucide, l'explique ainsi : « Le choix de montrer des artistes vient parfois simplement de ce qu'on les croise, qu'on parle avec eux. Il y a dans l'art ce côté informel ». Pas vu, pas pris donc, par des curateurs qui en outre se font de plus en plus puissants. Sans compter, analyse Pierre Joseph, qu' « il n'est pas naturel pour moi d'aller vers les gens, de leur

vendre des projets. Cette timidité est un frein ». « Comme ma maîtrise de l'anglais, ajoute-t-il : on me proposait des trucs à l'étranger, mais quand on me posait des questions, je répondais à côté. D'ailleurs, la généralisation des échanges par mail m'a bien aidé... De même que Google Traduction (j'adore !). Je peux désormais formuler en anglais des idées plus complexes... ».

Pierre Joseph reconnaît que « si, depuis deux ou trois ans, les choses se relancent », c'est aussi qu'il peut expliquer son travail à des profanes plus simplement. Qu'il est aussi plus professionnel : « Avant, j'étais plus intuitif, notamment sur les questions pratiques de mise en place des œuvres. C'était lié au fait qu'il n'y avait pas de pression. On ne se (ou te) demandait pas à quelle heure la pièce était censée être prête ». Il n'y avait guère de planning. Pierre Joseph ne regrette pourtant pas cette manière intuitive de faire œuvre « parce que cela impliquait une plus grande disponibilité ». Les jeunes gens passaient leur vie, le jour et la nuit, dans les espaces d'expos. En revanche, lui qui est encore professeur aux Beaux-Arts de Montpellier regrette l'amenuisement de la valeur de l'invention, seul critère qui comptait aux yeux de ses enseignants dans les années 1990 : « Si on faisait un truc qui n'était pas nouveau, cela ne les intéressait pas. Aujourd'hui, il s'agit davantage de mettre en place des dispositifs savants et solidement référencés ».

Pierre Joseph est à un âge – pas si avancé – où il peut mesurer combien la manière d'œuvrer et le monde de l'art lui-même ont changé. « Je suis impressionné, avoue-t-il. Je me sens dépassé. Mais je me concentre sur ce que je suis en train de faire ». Et notamment des clichés de paysage, de champs de blé ou de colza, qui mettent en évidence la disparition du point de vue de l'artiste au profit de celui de la machine (agricole et photographique). Illustration conceptuelle d'un artiste qui continue à chercher sa place dans le cadre, ou hors de lui.